

Michaël Girod

Institut d'études politiques et internationales (IEPI), Université de Lausanne

Philippe Gottraux

Institut d'études politiques et internationales (IEPI) / CRAPUL, Université de Lausanne

Colloque AFSP / ASSP

« Regards croisés sur l'extrémisme politique de droite en Europe aujourd'hui »

Fondation nationale des sciences politiques

Paris, 16 et 17 septembre 2004

**Le poids des pré-constructions normatives de l'objet « extrême droite ».
Libre cheminement sur les manières d'aborder méthodologiquement un
objet socialement stigmatisé**

« Tu fais une thèse. C'est quoi ? C'est un travail que l'université te demande de faire ? Moi je n'ai pas fait d'études. Tu vas dire quoi ? Forcément tu devras dire qu'on est facho sinon tu te feras saquer. » (in Boumaza, 2002, tome 2 : 3)¹

Cette anecdote, consignée dans une note de terrain d'une recherche portant sur le Front national, illustre pour le moins les effets que produisent, sur une situation d'enquête concrète, les représentations sociales préétablies de l'extrême droite. C'est bien parce que préexiste à l'enquête citée une définition sociale négative du Front National que l'enquêté peut prêter à l'enquêtrice une attitude d'emblée hostile (classer les militants de ce parti comme « fachos »), présentée comme découlant du conformisme et d'une adaptation à un discours obligé.

De manière générale, c'est un truisme méthodologique que de rappeler que tout travail sociologique se heurte à une prédéfinition sociale de son objet avec laquelle il faut rompre, et que celle-ci est d'autant plus pernicieuse et moins aisément contrôlable qu'elle touche une question politiquement sensible. Ainsi en est-il de l'extrême droite qui dans notre société, malgré la légitimité que pourraient lui valoir ses poussées électorales conséquentes, demeure très majoritairement illégitime et rencontre la stigmatisation sous de multiples formes. Que cette stigmatisation produise quelques effets, lors d'enquêtes sur l'extrême droite, ne devrait donc pas étonner outre-mesure.

L'objet de cette communication sera alors de réfléchir aux répercussions proprement *scientifiques* d'une telle stigmatisation *sociale* dans l'approche cognitive, et non normative, de l'extrême droite². Par un libre cheminement au cœur de la littérature francophone, anglo-saxonne et germanophone, mais sans prétention à l'exhaustivité, nous tenterons de mesurer les effets principalement méthodologiques qu'induit l'illégitimité sociale, politique et morale de l'extrême droite dans les sociétés démocratiques contemporaines. Notre intérêt se focalisera surtout sur la manière dont les chercheurs analysent (ou pas) et gèrent, implicitement ou explicitement, cette stigmatisation et ses effets, dans leurs démarches de connaissances. Il nous importera notamment de voir comment ils s'accommodent concrètement de ces derniers dans leurs pratiques d'enquêtes. Nous limiterons notre propos à des études usant de méthodes dites qualitatives, privilégiant des relations de face à face avec des acteurs sociaux liés à l'extrême droite (entretiens, terrain, observation participante, etc.).

Nous partons en effet de l'idée qu'existe dans nos sociétés, au moins depuis l'après-guerre, un large consensus, désigné comme démocratique, pour rejeter l'extrême droite dans les marges de l'espace politique. Même si ce consensus peut prendre des formes et des intensités variables suivant les contextes nationaux ou les moments³, il traverse la société de part en part, au point de constituer la norme et d'orienter les représentations de la majorité des acteurs. La force de ce consensus conduit dès lors à lire les succès électoraux de l'extrême droite sur le mode soit de l'étonnement, soit du traumatisme⁴. Les ressorts de ce consensus

¹ Entretien avec un militant du Front national de la Jeunesse, organisation de jeunes du Front national français.

² Afin d'éviter les débats sans fin de délimitation, nous entendons ici extrême droite dans une acception large qui inclut autant les formations ancrées dans l'extrême droite historique (notamment de tradition fasciste) que les structures désignées par d'aucun comme d'extrême droite post-industrielle, par d'autres comme nationale-populiste, droite populiste, etc. Nous n'entendons pas entrer dans les querelles conceptuelles et sémantiques, ou les débats, certes pertinents, pour savoir si telle ou telle formation répond aux critères des multiples définitions. A ce sujet, voir par exemple Mudde (1996).

³ Les effets de ce consensus pèse évidemment plus sur le rejet des formations d'extrême droite traditionnelles (fascistes, néonazies, etc.) que sur les formations politiques moins radicales, parfois bien intégrées dans le jeu politique, comme c'est par exemple le cas de l'Union Démocratique du Centre (UDC) helvétique, connue par son leader Christophe Blocher.

⁴ Pour se limiter à des événements récents, mentionnons les réactions consécutives à l'entrée de Jörg Haider au gouvernement autrichien, en 2000, et plus récemment, le traumatisme collectif consécutif à la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour des élections présidentielles françaises en 2002.

sont à chercher dans la prégnance de l'idéal démocratique valorisant un citoyen éclairé, raisonnable, humaniste, etc., ainsi que dans la nature de l'ordre politique qui institue la démocratie représentative comme mode de gestion de la société autorisant la pacification des conflits et la dévalorisation des autres registres politiques (recours à la violence notamment). A cela s'ajoute l'expérience douloureuse du fascisme au 20^{ème} siècle, qui n'est pas sans rapport avec la construction sociale de la norme anti-raciste⁵. On pourrait aussi signaler la prégnance de l'idéologie des droits de l'homme⁶ qui s'accommode mal de la rhétorique d'extrême droite. L'ensemble de ces facteurs concourent à une condamnation, au moins formelle, de l'extrême droite par l'ensemble des acteurs dotés d'une parole légitime (médias, politiques, intellectuels, associations antiracistes, etc.), et contribue *in fine* à rendre illégitimes, au sens de dévalorisées socialement, les valeurs, les idéologies, les pratiques et les organisations d'extrême droite.

La stigmatisation qui découle de ce consensus démocratique et anti-raciste produit des effets, indépendamment de la situation d'enquête, sur les acteurs sociaux en général. Pour les sympathisants ou partisans de l'extrême droite, la conscience du stigmate les contraint à le gérer dans la pratique, à « faire avec » sous plusieurs modalités possibles. Ils sont affublés d'une *identité assignée et discréditée*, avec laquelle ils doivent composer⁷. Ce discrédit se traduit, par exemple, par la culpabilisation potentielle du vote ou de l'engagement à l'extrême droite⁸, une présentation de soi tronquée ou discrète, défensive, ou inversement offensive, par un retournement du stigmate (provocation, affirmation ostentatoire de l'étiquette, etc.). Elle se traduit aussi par une lutte sur les mots, le vocabulaire et les étiquettes, comme l'atteste les courantes récusations par les militants et dirigeants du vocable d'extrême droite et leur choix d'une terminologie propre (par exemple « droite nationale » ou pour certains « identitaire »). Quand un sociologue se rend sur le terrain, il est donc précédé de toute cette construction qui lui échappe pour une très large part. Les identités sont déjà discréditées, d'autres enquêteurs (les journalistes) sont déjà passés avant lui, produisant quelque effet, les militants anti-racistes affûtent leurs critiques et engagent leurs luttes, les politiques et intellectuels portent leurs jugements au nom de la démocratie. Bref, la démarche d'enquête sociologique doit être contextualisée dans cet ensemble de faits, qui sont autant de contraintes qui contribueront à limiter ses potentiels déploiements.

Les effets de l'illégitimité de l'extrême droite sur le travail de recherche proprement dit sont, quant à eux de deux ordres, théoriques et méthodologiques⁹. Au niveau *théorique*, on conçoit que la préexistence d'une représentation sociale négative de l'extrême droite puisse conditionner pour partie les questions de recherche à poser, la construction de l'objet, les conceptualisations retenues, ou les interprétations engagées. Ce n'est probablement pas un hasard si la résurgence en Europe de forces d'extrême droite importantes et/ou les succès électoraux de ces formations politiques sont régulièrement analysés sur le registre plus ou moins explicite de la pathologie¹⁰, de la menace antidémocratique¹¹, ou assimilée à des

⁵ A ce point omniprésente qu'elle produit chez certains acteurs sociaux des formules du type : « je suis pas raciste mais... ».

⁶ L'extrême droite française parle à ce sujet symptomatiquement et péjorativement de « droit-de-l'hommeisme »

⁷ Voir la contribution à ce colloque de Klandermans, Linden et Mayer (2004), ainsi que Roussel (2003a).

⁸ Qui se traduit par une systématique sous-déclaration du vote FN, appelant des corrections de la part des sondeurs, ou par une difficulté des partis d'extrême droite à constituer des listes électorales du fait de la crainte de certains candidats potentiels à s'afficher publiquement.

⁹ Cette distinction est certes à relativiser, mais utile pour clarifier notre propos.

¹⁰ Que l'on pense par exemple aux interprétations en termes de personnalité autoritaire, s'inscrivant dans le sillage du classique d'Adorno (1950), pour expliquer les penchants à l'extrême droite des individus.

¹¹ Nous pensons notamment à toutes les lectures qui soulignent l'extériorité et l'hostilité de ces formations face à l'« establishment » et aux « élites politiques », au système de partis. Cette extériorité ou opposition, posée *de facto*, empêche trop souvent de saisir la dimension relationnelle du problème, de voir que l'extrême droite ne peut être analysée dans son

logiques « antipolitiques »¹² ou « populistes »¹³, effet et cause de la « dégénérescence des systèmes démocratiques » (Mény et Surel, 2001). Cette dimension théorique du problème, pour importante qu'elle soit, ne constituera pas le cœur de cet article.

Sur un plan *méthodologique*, il importe à notre sens d'aborder les effets sur la recherche de l'illégitimité sociale de l'extrême droite en distinguant trois problèmes : (1) le rapport général, préalable, que le chercheur entretient avec son objet, socialement dévalorisé ; (2) les modalités concrètes d'approche et d'enquête qu'il met en place ; (3) la qualité des données produites dans ces conditions. Il va sans dire que ces trois points sont liés, et doivent être pensés dans une logique réflexive. Pierre Bourdieu a bien montré la nécessité épistémologique que le chercheur objectivise son rapport à l'objet, comme condition du travail d'objectivation lui-même¹⁴. Plus largement, nous privilégions la posture réflexive comme condition nécessaire à l'enquête, en opposition à « l'enquête mécanique »¹⁵. Cette exigence de réflexivité s'impose d'autant plus que l'enquête porte sur un sujet socialement brûlant, ou sur un « sensitive topic » (Renzetti et Lee, 1993).

Dans les développements qui suivent, nous traiterons peu ou prou les trois aspects, même si l'accent sera plutôt mis sur les deux premiers. Nous aborderons ces questions en renvoyant à trois moments, certes artificiellement distingués¹⁶ mais simplifiant l'exposé : l'entrée dans l'enquête, sa conduite et sa conclusion.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, cinq remarques préalables s'imposent. Tout d'abord (1), il n'existe pas, chez les auteurs consultés, de recettes ou de « trucs » concernant la manière de mener l'enquête, ni *a fortiori*, dans l'absolu, de procédures standardisées à suivre impérativement. Dès lors (2) tout se passe comme si chaque modalité d'enquête était le fruit d'un « bricolage raisonné » qui devrait idéalement être accompagné, ou mieux conduit, par une attitude réflexive destinée à prendre en compte le caractère contingent et contextuel des réponses apportées aux problèmes de méthode rencontrés. Ensuite (3), l'enquête, plus qu'une simple collecte technique de données, est bien évidemment une relation sociale (enquêteur-enquêtés) qui ne se réduit pas à ses dimensions psychologiques et qui doit être pensée en termes relationnels. Dès lors, son déroulement n'est pas du ressort exclusif de l'enquêteur, et ne dépend pas seulement de ses efforts, de son métier ou de son habileté à produire des données, à faire parler les enquêtés. Du même coup (4), nous devons être attentifs aux

« essence » (antidémocratique, raciste, autoritaire, etc.), mais doit être saisie comme entreprise politique, dans un système de différences par rapport aux autres entreprises politiques du champ politique. Ces interprétations s'appuient de surcroît sur une vision normative souvent non assumée, où la centralité (l'« establishment », le système politique, les partis traditionnels et le mode de compétition entre eux, etc.) est pensée comme la norme descriptive et prescriptive, alors que les *outsiders* sont vus comme des perturbateurs pathogènes. L'analyse fine et relationnelle de la manière dont la plupart des entreprises politiques, et pas seulement l'extrême droite, abordent en Europe la question des migrations, les jeux et surenchères autour de ces thèmes, inciterait plutôt à relativiser les oppositions trop hâtives entre le dedans et le dehors, entre les politiques démocratiques et les dérives antidémocratiques. A cet égard, on ne saisit rien des positionnements de l'Union Démocratique du Centre sur la question des étrangers si on isole sa politique de celle de l'ensemble des forces politiques helvétiques de la droite classique, qui ne sont pour le moins pas labellisées extrême droite, droite populiste, etc.

¹² Par exemple Mastropaolo (2003) et Schedler (1996).

¹³ Pour une discussion critique du concept et de ses usages, en rapport à l'extrême droite, voir notamment Collovald (2003a), Collovald (2003b), Dézé (2004).

¹⁴ Par exemple « Le sociologue n'a quelque chance de réussir son travail d'objectivation que si, observateur observé, il soumet à l'objectivation non seulement tout ce qu'il est, ses propres conditions sociales de production et par là les limites de son cerveau, mais aussi son propre travail d'objectivation, les intérêts cachés qui s'y trouvent investis, les profits qu'ils promettent. » (Bourdieu, 1978 : 68).

¹⁵ L'enquête mécanique « ne se donne pas pour objet les conditions de production de ses données (ce sont de purs *data*), tandis que la seconde [enquête réflexive] soumet constamment ses données à la réflexion et à la critique (qu'il s'agisse des indicateurs et des catégories statistiques ou des faits ethnographiques) (Beaud et Weber, 1997 : 15). Voir aussi Bizeul (1998), Céfaï (2003), et Olivier de Sardan (2000) pour une discussion critique de certaines modalités de postures réflexives.

¹⁶ Tout découpage d'une procédure d'enquête en termes d'étapes, ou de moments, prête à la réduction et à la rigidification d'une pratique concrète de recherche qui est dans les faits moins séquentielle et plus interactive.

contraintes préexistant à cette interaction de face-à-face, étant entendu que cette relation est socialement construite, notamment au travers des ressources préalables et des représentations préétablies des protagonistes respectifs (dont l'image dévalorisée de l'extrême droite fait évidemment partie, tout comme les représentations plus ou moins hostiles que les enquêtés peuvent avoir du monde de la recherche, et plus généralement des intellectuels, monde qu'incarne de fait le chercheur, au-delà de sa personne singulière). Finalement (5), concernant les développements qui suivent, nous ne sommes pas toujours en mesure de trancher si tel auteur cité pratique la réflexivité dans l'une ou l'autre des étapes définies ici (entrée, conduite, conclusion). Les réflexions de cette nature sont souvent mises en forme par les chercheurs rétrospectivement, laissant dans l'ombre la véritable chronologie des choix méthodologiques effectués et des opérations réflexives menées.

Entrer dans l'enquête, ou s'engager

Entrer dans l'enquête, c'est la préparer sous de multiples angles. Cette préparation, autant théorique, méthodologique que technique, devrait idéalement s'inscrire dans une attitude réflexive dès la phase initiale de la recherche. Nous distinguerons ici quatre points, en tentant de penser leurs effets sur la recherche : la clarification et le contrôle par le chercheur de la pré-construction sociale de l'objet extrême droite ; la clarification des objectifs de l'enquête autres que proprement scientifiques ; la clarification et le contrôle par le chercheur de son propre rapport à l'objet ; la préparation informative et documentaire du terrain.

Contrôler initialement une pré-construction sociale de l'objet

Concernant le premier point, la question est de savoir si les chercheurs qui investissent un tel objet intègrent de manière décisive, dans leurs raisonnements, les effets négatifs, sur le plan de connaissance, de la construction sociale préalable incontrôlée de l'objet extrême droite. Violaine Roussel semble en douter, lorsqu'elle avance, parlant des études sur l'extrême droite, que « la charge normative d'un tel objet n'est (...) pas sans rapport avec le choix massif d'adopter, dans les recherches, des méthodes et des outils théoriques exceptionnels, à la mesure de la nécessaire 'exceptionnalité' politique de l'objet. La posture intellectuelle à l'égard de l'extrême droite est alors dictée discrètement par l'exigence d'un positionnement éthique et politique vis-à-vis d'elle. » Sa posture réflexive l'incite à privilégier une démarche et des outils méthodologiques débarrassés de leur ancrage même discrètement normatifs : « Pourtant l'analyse a tout à gagner d'une *normalisation méthodologique* de l'objet 'FN', qui se sépare du registre politique –légitime *par ailleurs*– de la controverse sur la 'banalisation'/'dramatisation' de l'extrême droite. ». Elle en appelle alors à l'usage des « mêmes instruments théoriques et méthodologiques qui servent à comprendre le discours et l'action des militants dans d'autres organisations » (Roussel, 2003a : 239). Cette attitude qui nous semble pertinente se retrouve dans d'autres enquêtes où apparaît une intention évidente de rompre avec les pré-construits sociaux.

Ainsi Guy Birenbaum, qui a travaillé par entretiens auprès de cadres du Front national, réfléchit aux effets induits par le fait d' « étudier l'illégitime », à savoir un objet chargé d'une « présomption de déviance » (Birenbaum, 1999 : 147). De même, Pascal Duret, dont l'étude porte sur des nouveaux électeurs du Front national, montre combien les lectures paresseuses des motifs de ses électeurs, les réduisant « aux arguments électoraux du FN » (Duret, 2004 : 8), empêchent de les comprendre dans leur complexité. Il en appelle alors, comme préalable à

l'enquête, à « suspendre l'indignation incompatible avec un travail de compréhension » (Duret, 2004 : 9) sérieux des usages de cette marque électorale. Ici, c'est une insatisfaction vis-à-vis des « critiques 'externes' [du Front national] proférées sans daigner prendre en compte les logiques ou même les parcours de ses électeurs » (Duret, 2004 : 8)¹⁷ qui oriente son choix méthodologique de compréhension par entretiens et par observations directe de ses enquêtés dans leur activités (loisirs, repas, etc.).

Même option chez Virginie Martin qui a travaillé sur les perceptions d'habitants de Toulon suite à la conquête par le Front national de la mairie. Elle évoque « les écueils » des études sur le Front national, en appelle à se défaire d'une « espèce de fascination/répulsion » à son égard et à le considérer comme « un objet d'étude parmi d'autres » (Martin, 2002 : 50-51), attestant par ce simple rappel que ce n'est peut-être pas toujours le cas. Sur le plan des méthodes, elle justifie son choix d'utiliser la technique des entretiens non-directifs du fait de leur capacité supposée à « faire surgir les pensées subjectives, les systèmes de représentations qui sont au fondement de leur vécu dans une ville gérée par le Front national » (Martin, 2002 : 89). Cela permettrait de dépasser les images toutes faites sur la question, qui découlent en droite ligne de cette illégitimité de l'extrême droite, et que n'ont fait que renforcer les reportages journalistiques hâtifs, souvent culpabilisants, sur les citoyens de Toulon¹⁸.

Sur un autre registre, la démarche par observation participante de Daniel Bizeul, qui a enquêté à découvert, durant un séjour prolongé, une organisation satellite du Front national, se montre particulièrement réflexive par rapport aux effets de la diabolisation du Front national sur les instruments autant théoriques que méthodologiques d'approche du phénomène. Ainsi évoque-t-il les raisons de son choix méthodologique par la quasi absence d'enquête par observation directe¹⁹ associée à une forte « emprise d'attitudes normatives ou militantes » dans l'appréhension de l'objet (Bizeul, 2003 : 24).

Des chercheuses inscrites dans une perspective de genre ont, quant à elles, souligné que la stigmatisation *a priori* de l'extrême droite se répercutait sur une mauvaise compréhension du rapport que les femmes pouvaient entretenir face à un tel courant politique. L'image négative, spontanément associée qui l'accompagne, oriente la vision que l'on se fait de l'engagement spécifique des femmes à l'extrême droite. Celui-ci est alors régulièrement perçu sous le mode de l'étonnement, lu comme un paradoxe, car décalé par rapport à l'« essence » machiste, violente, autoritaire etc., attribuée à l'extrême droite, ou encore perçu comme le résultat de la subordination des femmes aux hommes (conjoint, mari, frère(s)). En tous les cas, les femmes seraient « parlées », soumises, en position subalterne, tant dans leur vie de couple que dans la structure politique « indigne » où elles militent. Cette conception, qui fonctionne comme une véritable prénotion, ne fait que renforcer les stéréotypes les plus répandus sur une supposée nature féminine dotée de qualités spécifiques (sensibilité, respect, ouverture aux autres, sens de l'harmonie, non-violence, etc.) incompatibles avec les valeurs d'extrême droite. Ainsi, l'absence de recul, au moment d'engager une recherche, face au poids de cette pré-construction sociale à deux étages (stigmatisation de l'extrême droite et conception essentialiste, pour ne pas dire sexiste, des rôles sexués) empêcherait selon Kathleen Blee de

¹⁷ Il désigne ici les discours militants anti-FN, mais aussi sa propre posture politique personnelle, qu'il décrit comme hostile envers le FN (Duret, 2004 : 8-9).

¹⁸ Nous ne pensons pourtant pas que l'usage d'entretiens non-directifs puisse résoudre le problème entrevu. L'usage de ce type d'entretien, présenté comme « une méthode qui leur [les enquêtés] laisse la parole sans construction préalable » (Martin, 2002 : 56), fait comme s'il existait chez les acteurs un discours pur, spontané, non influencé par la relation et le contexte d'enquête, discours prêt à s'exprimer pleinement pour peu que le chercheur fasse preuve de savoir faire, d'écoute et d'une suffisante empathie. C'est à notre sens très largement une illusion, sur un terrain miné comme à Toulon, mais aussi de manière générale (Legavre, 1996).

¹⁹ Bizeul se montre très critique envers les recherches quantitatives qui dominent l'étude de l'extrême droite. Nous croyons, quant à nous, profitable d'articuler sur cet objet des instruments quantitatifs et qualitatifs. En atteste la contribution à ce colloque présentant une recherche qui débute, à laquelle nous participons (Dézé et Fillieule, 2004).

percevoir autant l'importance numériques des femmes dans les organisations racistes et/ou d'extrême droite américaines qu'elle a étudiées, que de saisir les raisons complexes qui motivent de tels engagements (Blee, 1996). Travaillant sur l'engagement des femmes au Front national, Marit Ann Berntson justifie²⁰, quant à elle, l'usage de l'entretien, comme un instrument approprié pour complexifier l'image que l'on se fait des femmes frontistes, dans ce qu'il autorise de nuancer une perception réductrice de femmes soumises ou « parlées » (Berntson, 2000 : 94), de leur place mineure dans l'extrême droite. On conçoit ici l'intérêt heuristique que représente une suspension, si possible initiale et non trop tardive, des croyances et des idées toutes faites quand on s'engage dans l'étude d'un objet à ce point chargé socialement, au carrefour des stéréotypes politiques et sexistes.

Maîtriser les objectifs de l'enquête

De manière générale, si le caractère stigmatisé de l'extrême droite, ou du moins son image tendanciellement négative, est régulièrement souligné par les auteurs consultés, tous ne prennent pas la pleine mesure de ce dernier dans les options méthodologiques retenues ou dans les choix d'écriture, du moins de manière explicite et réflexive. Cela est notamment le cas lorsque les objectifs de la recherche ne sont pas seulement/prioritairement scientifiques. Ainsi, lorsque l'enquête est orientée au départ par des considérations explicitement normatives (combattre l'extrême droite et endiguer ses percées électorales, dans une optique prophylactique, réduire le racisme, etc.), le contrôle des effets du pré-construit social sur le processus de connaissance peut potentiellement s'en retrouver affaibli. Sans pouvoir développer ici, mentionnons juste deux postures possibles qui ne sont du reste pas exclusives : une explicitement politique ou militante, l'autre à orientation plus gestionnaire.

On rencontre ainsi une logique intellectuelle qui assume l'objectif politique de combattre l'extrême droite, mais qui se dote pour ce faire de moyens scientifiques visant la compréhension comme préalable indispensable, et donc qui met à distance provisoirement, le temps de l'enquête, la stigmatisation. « Comprendre pour combattre » pourrait être la formule qui résume cette posture, que partage par exemple Duret. Son texte laisse transparaître à de multiples reprises cette optique, comme quand il évoque la nécessité de postuler la réversibilité des choix de ses enquêtés : « Pour espérer la réversibilité des opinions de ses [FN] néo-électeurs, il est indispensable de les comprendre. » (Duret, 2004 : 190)²¹. De même, Blee assume l'apport politique potentiel de ses recherches et justifie le choix d'un tel objet, qui semble lui avoir été reproché, par les apports compréhensifs du phénomène utiles à la lutte politique : « The conclusion builds on the understandings gained in this study to offer ideas for combating racist groups » (Blee, 2002 : 21).

Il conviendrait, d'autre part, de mentionner les effets induits sur la recherche par la contrainte manifeste des commanditaires de certaines enquêtes. Dans ce cas, les considérations pratiques, gestionnaires, pour ne pas dire prophylactiques, s'expriment ouvertement dans les objectifs de la recherche consacrée à l'extrême droite. Elles contraignent les chercheurs à une gestion rusée, pas toujours simple, de leur enquête pour ménager l'autonomie scientifique minimum de leur démarche de connaissance, quel que soit « par ailleurs », comme le dit justement Roussel (Roussel, 2003a : 239), leur avis politique sur la question. Il importe alors de penser, au début du processus de recherche, les effets tant théoriques que méthodologiques que peuvent induire un appel d'offre thématique du genre « Right-wing extremism : causes

²⁰ En partie rétrospectivement.

²¹ Ou, sur un mode normatif guère contrôlé et peu sociologique : « Refuser la fatalité de la haine oblige à écouter ceux qui en souffrent » (Duret, 2004 : 12).

and countermeasures »²². Plus largement, il importe de mesurer les effets des présupposés normatifs découlant de la demande sociale en général, qu'elle soit gestionnaire, militante ou simplement morale.

Le contrôle par le chercheur de son propre rapport à l'objet

L'auto-objectivation du rapport propre du chercheur à cet objet illégitime constitue dès lors un pré-requis indispensable. Nécessaire de manière générale, cette auto-objectivation prend, dans le cas de l'étude de l'extrême droite, un aspect d'autant plus capital que le chercheur a toutes les chances de se positionner, à titre personnel, en hostilité plus ou moins ouverte à cette dernière, et qu'il peut de surcroît être conforté dans ses options par la demande sociale qui le presse d'apporter sa contribution scientifique à la lutte contre l'extrême droite. Le contrôle de son positionnement idéologique et de ses effets, ainsi que de ses émotions face à un tel objet suscitant fascination/répulsion, est incontournable sous peine d'utiliser l'enquête non pas comme outil de connaissance mais comme arme euphémisée dans la lutte politique. Nous pouvons distinguer sur ce plan deux postures opposées dans le contrôle opéré de cette question.

D'un côté, nous trouvons un déficit de réflexivité qui aboutit à faire comme si le positionnement normatif hostile à l'extrême droite allait de soi et, surtout, ne posait pas vraiment problème, d'un point de vue méthodologique s'entend. Ainsi Berntson développe une attitude de ce genre, du fait qu'elle ne contrôle guère ses présupposés normatifs. Son aversion morale affichée pour l'extrême droite la conduit, de son propre aveu, à ne pas mener d'observation participante auprès du Front national pour, au-delà de raisons pratiques (coût, temps), ne pas avoir de compte à rendre à ce dernier, ou ne pas l'aider dans son entreprise honnie : « I was unwilling to perform any tasks within or for the party or its representatives that might play a role in the party outcome. I am morally opposed to what the party stands for and want no part in its success » (Berntson, 2000 : 70). Mais ce refus d'implication est largement un leurre, quand on sait que même dans le cadre d'entretiens recueillis hors d'une étude de terrain proprement dite, s'impose la nécessité de gérer la relation de manière autre qu'instrumentale ou totalement distanciée. Berntson le vit du reste concrètement, lorsqu'elle est à plusieurs reprises sollicitée par ses enquêtées à partager leur repas, ou invitée à passer un week-end dans leur résidence. Face à ces sollicitations, elle maintient sa position orientée normativement : ne rien devoir à ce parti, quitte à essayer de payer le café offert lors du passage de l'entretien au domicile d'une frontiste (Berntson, 2000 : 76).

De l'autre, nous trouvons des chercheurs qui intègrent, dans leur posture réflexive, une déconstruction assez détaillée de leur rapport personnel à l'objet, en précisant par exemple comment ils concilient leur positionnement personnel avec les impératifs méthodologiques de la recherche, comment ils jonglent avec leur double appartenance, de chercheur mû en principe par une posture de neutralité axiologique, d'un côté, et de citoyen voire de militants, de l'autre. Duret, qui entend « rester fidèle à un engagement politique à gauche » (Duret, 2004 : 191), rapporte avoir « bataillé contre [lui]-même » (Duret, 2004 : 11) pour maintenir une attitude de neutralité axiologique et trouver le « réglage de la distance critique » (Duret, 2004 : 12). Magali Boumaza, qui a travaillé par entretiens et observation directe sur l'engagement des jeunes dans le Front national, dans le cadre d'une thèse de doctorat (Boumaza, 2002), engage, quant à elle, un stimulant travail d'auto-analyse de sa posture

²² Titre du Programme national de recherche PNR 40+ du Fonds national scientifique (FNS) helvétique.

singulière, en tant que « femme, issue d'un couple mixte » dans « un univers viril, mixophobe, sexiste », positionnement à la fois objectif et subjectif auquel s'ajoute, de son propre aveu, un « engagement politique et militant contre le Front national », apparemment public ou supposé l'être pour des enquêtés curieux (Boumaza, 2001 : 106).

Bizeul, également, développe avec moult détails pertinents (Bizeul, 2003 : 23-69) les répercussions de ses attributs sociaux et idéologiques dans les divers moments de son enquête, mettant en pratique de manière concrète, sur l'extrême droite, quelques principes généraux développés dans un texte de méthode (Bizeul, 1998). On trouve par exemple, chez cet auteur, une clarification des raisons qui l'ont poussé à investir scientifiquement cet objet (Bizeul, 2003 : 30-31), ce qui peut aider à lire les interprétations produites *in fine*, ce qui n'est de loin pas courant lorsqu'on travaille sur l'extrême droite.

A cela, il convient d'ajouter les effets produits insidieusement par une forme non analysée de sociocentrisme de classe, qu'une attitude réflexive sur son rapport objectif et subjectif à l'objet permettrait de mieux contrôler. Il va sans dire que les études sur le rapport des classes populaires à l'extrême droite ont tout à gagner d'une auto-objectivation menée, par le chercheur lui-même, à la fois sur ce qu'il est et sur son rapport à l'objet et au terrain. Willy Pelletier, dans une note critique (Pelletier, 1991 : 50-56), épingle sur cette question le sociocentrisme de l'ouvrage désormais classique d'Anne Tristan, qui a mené une enquête journalistique, par observation participante clandestine, dans une section marseillaise du Front national (Tristan, 1987).

Finalement, l'auto-objectivation de son rapport à l'objet passe par la conscience et le contrôle de ses propres attributs sociaux (de classe, de genre, de « race », etc.) et idéologiques, qui devraient être préalables aux opérations concrètes d'enquêtes, et aux interprétations des données recueillies dans les relations de face-à-face.

Lectures préalables et préparation informative du terrain

Les ouvrages de méthodes soulignent, en règle générale, la nécessité de préparer l'entrée sur le terrain par une quête d'informations de toute sorte. Une telle préparation est censée, d'une part, permettre de mieux cerner, au moins provisoirement, les personnes et lieux significatifs du terrain à investiguer, et partant d'opérer les premiers choix d'observation. Elle doit, d'autre part, offrir une ressource pour conquérir la confiance et/ou ne pas perdre la face auprès des enquêtés, en manifestant de la sorte une connaissance des catégories indigènes, des événements ou préoccupations qui les touchent, etc. Nous retrouvons très largement ce souci dans les études sur l'extrême droite. Ainsi, pour Blee, la lecture systématique de la presse d'extrême droite s'avère indispensable pour identifier, parmi d'autres moyens, les enquêtés potentiels (Blee, 2002 : 199). James Aho, qui a enquêté par méthodes qualitatives sur les patriotes chrétiens d'extrême droite américains, justifie l'utilité d'un tel travail préparatoire, fait qu'il permet de montrer aux enquêtés un intérêt et des connaissances de l'idéologie du mouvement, utiles pour la relation d'entretien : « Knowledge about a subject allows one to pose insightful questions. An added advantage of being able to cite movement texts is that the interrogator begins to be seen by informants as a professional. This increases their willingness to respond seriously and carefully to inquiries. » (Aho, 1990 : 31)²³.

²³ Voir aussi (Tramitz, 2003 : 240).

Par contre, nous avons rencontré chez Bizeul une attitude quelque peu divergente. Non pas, apparemment, qu'il conteste l'utilité de se documenter factuellement, mais qu'il semble se méfier des effets de pré-construction de l'objet, qui pourraient résulter d'une imprégnation par la littérature, susceptible d'orienter le regard : « Je me suis abstenu de me plonger dans la littérature sur l'extrême droite, voulant éviter d'appréhender l'action des militants au seul travers des catégories en usage concernant leur parti » (Bizeul, 2003 : 31). Cette attitude de mise à distance du pré-construit social, apparemment ici ressenti comme relayé par les écrits de nature scientifique (au-delà des simples documents), tranche avec les conseils généralement dispensés pour la conduite d'une recherche. Paradoxalement, cette originalité méthodologique est un effet inattendu de la stigmatisation : la tentative de s'en défaire.

Conduire l'enquête

« Il ne suffit donc pas de frapper à une porte... »

Conduire l'enquête nécessite évidemment la participation des enquêtés. Toute enquête de terrain est ainsi confrontée, à des degrés divers, au problème de l'acceptation par les enquêtés de la sollicitation qui leur est faite, spécialement sur un terrain aussi illégitime que celui-là. Berntson relève ainsi toute la difficulté du chercheur non seulement pour identifier, mais aussi pour accéder à des individus dont les pensées, les décisions et les actions sont mal vues (Berntson, 2000 : 73)²⁴. Face à la stigmatisation sociale de l'extrême droite, ses sympathisants, ses électeurs, ses adhérents, ses leaders oscillent entre deux extrêmes, avec toutes les variations intermédiaires : soit un rejet pur et simple de l'enquête, soit un souci de parler, profitant ainsi de l'opportunité qui leur est offerte de casser, par la prise de parole, l'image négative dont ils sont l'objet.

La réponse apportée à la sollicitation de l'enquêteur appelle, en tous les cas, une gestion individuelle non seulement du stigmaté qui entoure le groupe, mais également de son propre stigmaté. Avouer par exemple une appartenance au Front national que l'on sait pertinemment « discréditante », non seulement dans l'espace public, mais également auprès de collègues, d'amis ou de membres de la famille, peut pousser certains militants à adopter un certain nombre de « stratégies de dissimulation » (Roussel 2003a, 2003b). Finalement, les intérêts des enquêtés à parler ou à se taire, à ouvrir le terrain à l'enquêteur à un moment ou à un autre de l'enquête, sont multiples et méritent une analyse attentive de la part du chercheur.

Les modalités de *présentation de l'enquête* aux enquêtés, de ses objectifs ainsi que la présentation de soi, se révèlent d'autant plus déterminantes qu'elles traversent toute la recherche et qu'elles participent à la construction de la confiance, nécessaire à la prise de parole. La stigmatisation sociale généralisée de l'extrême droite se répercute non seulement sur la perception de cette dernière par le chercheur, comme nous l'avons vu auparavant, mais également sur l'accueil accordé par les enquêtés à une démarche scientifique objectivante. En ce sens, la perception (et ses effets) que les enquêtés se font de l'enquêteur, de la recherche

²⁴ Voir aussi Orfali (1990 : 86). Cet état de fait interfère sur les modalités de prise de contact avec les enquêtés. Quand il s'agit de militants, le chercheur doit décider s'il importe de passer par le haut, en obtenant l'aval de la hiérarchie du parti, ou d'entrer plutôt par le bas, en contactant directement les individus pressentis. Il n'existe pas, sur cette question aussi, de recette qui permettrait l'économie d'une évaluation du contexte et des situations particulières. C'est ce qu'atteste par exemple une étude comparative sur le militantisme d'extrême droite dans cinq pays européens, où ces deux modalités d'approche ont été utilisées, suivant les cas et la taille des organisations (Klandermans et Mayer, 2001 : 156-157). Mentionnons aussi la possibilité d'une approche des enquêtés sur la base d'une relation de connaissance, comme dans le cas de l'entretien approfondi mené par l'enquêteur auprès d'un ancien camarade de lycée (Bruneau, 2002).

conduite, de leur sollicitation à titre personnel, n'est pas à négliger, dans la mesure où l'observation sociologique est souvent confondue avec d'autres types d'observation, souvent dénigrantes, dont ils sont l'objet.

De manière générale, les chercheurs qui étudient l'extrême droite sur le terrain ont le choix entre une « observation clandestine » ou « à découvert » (Peretz, 1998)²⁵. Dans la posture à découvert, le regard sociologique court le risque d'être confondu avec celui, plus ou moins hostile, des associations anti-racistes, des adversaires politiques, des autorités, de la société en général. Cela peut influencer directement sur l'acceptation de la présence du chercheur et sur son travail concret d'investigation. Dans son enquête par observation, au sein de l'extrême droite chrétienne américaine, Aho souligne ainsi la difficulté de procéder à découvert, au vu de la méfiance du milieu enquêté à l'encontre des « liberal academicians, perceiving them as allies, if not actual agents, of the government » (Aho, 1990 : 28). *A contrario* cette posture offre l'avantage au sociologue de pouvoir se distinguer de la police, de la justice et des médias, ces derniers étant généralement perçus négativement au sein de l'extrême droite²⁶. C'est notamment la raison qui pousse Tramitz à ne pas cacher son identité de chercheuse pour mener son enquête chez les skinheads allemands (Tramitz, 2003 : 135), ce qui lui permet de devenir parfois leur confidente (Tramitz, 2003 : 14). Tout ce passe comme si le fait de se présenter ouvertement comme sociologue pouvait constituer une *ressource paradoxale* que le chercheur mobilise dans sa négociation auprès des enquêtés et qui lui permet, au nom de la science et de la neutralité qui lui est associée, de mener une recherche qui se démarque des observateurs hostiles ou des « ennemis » : « nous savons que vous êtes caricaturés par les journalistes, par les associations anti-racistes, etc., mais nous sommes là pour comprendre ce que vous êtes, au delà des clichés ».

Mais d'un autre côté, endosser la casquette de chercheur n'est pas sans risques. Le chercheur doit être vigilant pour éviter une instrumentalisation toujours possible de son statut académique par son terrain d'enquête. Boumaza souligne en ce sens qu'elle s'est vue devenir, malgré elle, la « caution scientifique » de Jean-Marie Le Pen lors d'un congrès frontiste auquel elle a assisté : « Il n'a pas hésité à toiser les journalistes à l'issue de la conférence de presse sur le mode : 'regardez notre mouvement intéresse les chercheurs, cette jeune fille est une scientifique qui travaille sur le Front national' » (Boumaza, 2001 : 111)²⁷. Dans le même registre, l'étude de Blee constate que certains leaders femmes membres d'organisations racistes américaines ont pu ainsi se sentir « flattered » de donner leurs opinions à un professeur universitaire, voyant là une opportunité unique de présenter au public leurs idées, notamment sur la politique raciale, pour contrer l'image largement dépréciative donnée par les médias (Blee, 1996 : 686). Plus généralement, Boumaza souligne que la stigmatisation médiatique et politique du Front national peut, tout autant qu'un replis dans le silence, créer chez les militants le sentiment d'être « investi d'une mission qui consiste à répandre ses idées auprès d'un maximum de personnes » et peut les pousser à se servir de l'enquête « pour promouvoir [les] idées, expliquer le programme du parti » (Boumaza, 2001 : 110). Cette prise de parole par les jeunes cadres du parti semble encouragée par la hiérarchie en mal de respectabilité, l'enquête devenant alors également un instrument de propagande. L'historienne américaine Claudia Koonz rapporte une expérience semblable. Commentant sa rencontre avec

²⁵ Il est intéressant de noter que la plupart des chercheurs qui travaillent sur le terrain de l'extrême droite le font à découvert alors que les enquêtes d'investigation journalistiques menées par Tristan (1987) et Joly (1991) sont menées clandestinement.

²⁶ L'enquête d'investigation menée par Schmidt auprès de néo-nazis entre 1989 et 1991 montre pourtant que le statut de journaliste qu'il revendique n'est pas nécessairement un obstacle en soi (Schmidt, 1993).

²⁷ A noter que dans le cas du FN, le succès, variable selon les situations, d'une revendication de la science de la part du chercheur, pourrait trouver son principe dans le rapport ambigu (Dézé, 2002) que ce parti entretient avec le monde scientifique.

Gertrud Scholz-Klink, ancienne dirigeante nazie des organisations de femmes allemandes, elle diagnostique dans l'interview recueilli « l'opportunité [pour cette dernière] de donner à ses contemporains, mieux, à une audience élargie puisque [elle était] américaine, une vision aseptisée et normalisée du nazisme » (Koonz, 1989 : 14)²⁸.

Quant à la *clarification par le chercheur de ses choix normatifs* face aux enquêtés, signalons que contrairement aux idées reçues, la divulgation de son orientation idéologique n'est pas nécessairement handicapante. Boumaza souligne en effet que son parcours revendiqué à gauche et au sein du syndicat étudiant UNEF-ID, suscite du « respect » auprès de jeunes frontistes, de par la ressemblance entrevue, malgré tout ce qui les oppose, liée au statut commun de militant. « Une sorte de proximité liée à l'habitus militant », diagnostique-t-elle (Boumaza, 2001 : 109)²⁹. Mais tous les chercheurs n'adoptent pas cette démarche transparente. Ainsi la chercheuse américaine Berntson se comporte de manière plus classique en revendiquant la neutralité idéologique, puisqu'elle se présente comme extérieure à l'espace partisan français, et à ses luttes. Et lorsqu'en situation d'entretien, elle se trouve malgré tout sollicitée à donner son avis, elle se fixe comme règle de conduite tout au plus de décrire la politique de son pays en matière migratoire, sans, dit-elle, émettre de jugements de valeurs à ce propos (Berntson, 2000)³⁰.

...pour se faire ouvrir » (Bizeul 1998 : 781)

Le statut de chercheur et sa bonne foi ne sont pas des gages suffisants pour le succès de l'enquête, dans la mesure où sa bonne volonté ne suffit pas pour instaurer une relation d'enquête. Ainsi, les enquêtés classent le chercheur dans l'espace social en lui attribuant une identité construite à la fois autour de « traits physiques » et sur les « les actions, les façons d'être, qui permettent d'inférer, à tort ou à raison, l'identité de classe ou de culture du chercheur ». Ainsi, l'âge, le nom, le sexe, la couleur de peau, l'habillement, la coiffure, le vocabulaire utilisé, la gestuelle, l'identité de classe ou de culture sont des « indices corporels et comportementaux » qui peuvent jouer en faveur ou en défaveur du chercheur (Bizeul 1998 : 754-755). La perception de l'enquêteur par les enquêtés et ses effets sont généralement bien analysés dans les lectures parcourues. A ce titre, Blee mène une réflexion sur sa couleur de peau et son statut de femme et note que ces attributs ont été dans certains cas des avantages dans ses rencontres avec les femmes de l'extrême droite américaine (Blee, 2002 : 13). Berntson souligne également que certaines femmes frontistes ont pu apprécier de parler à une personne de sexe féminin (Berntson, 2000 : 95)

En outre, le flou qui peut entourer le statut de chercheur, pour des enquêtés, peut conduire à la perte de contrôle sur les effets supposés bénéfiques de la casquette de chercheur, particulièrement en science politique. La sociologie et ses objectifs ne sont pas toujours clairement perçus du côté des enquêtés. Boumaza souligne ainsi qu'aux yeux de certains

²⁸ Ce problème concerne, plus largement, les récits de vie recueillis par l'histoire orale auprès de groupes illégitimes, dans la mesure où la reconstruction du passé par l'enquêté, inéluctable dans ce type de récit, se trouve amplifiée en raison des normes actuelles discréditant un tel passé. Voir à ce propos l'étude de Blee sur les femmes du Ku Klux Klan dans les années vingt, basée notamment sur des récits de vie (Blee, 1991 et Blee, 1993).

²⁹ Verdict d'un enquêté : « Je préfère être avec un rouge qui annonce la clairement la couleur qu'avec un mec qui joue l'hypocrite » (Boumaza, 2002, tome 2 : 3).

³⁰ Son statut d'américaine semble en outre être un atout dans l'accès au terrain, du fait de son extériorité à l'espace politique français et à ses conflits. Certaines enquêtées adoptent du reste à son égard une « position of teacher » la renseignant sur le passé de la France et l'histoire de l'extrême de droite en France et en Europe (Berntson, 2000 : 103). Le chercheur français Frédéric Richard (Richard, 1999), qui a étudié un quartier populaire anglais dans lequel avait eu lieu une poussée électorale du British National Party, fait le même constat sur la ressource que peut représenter la posture d'extériorité (selon un échange par mail avec l'auteur).

jeunes militants, « à partir du moment où l'on étudie la politique, on a forcément des idées politiques (Boumaza, 2001 : 119) qu'il est artificiel de camoufler. A l'inverse, certaines personnes peu dotées en capitaux scolaires distinguent mal la différence entre le journalisme et la recherche scientifique, ce qui peut les amener à ne pas censurer leur « rage » face à un interlocuteur supposé journaliste et susceptible, de ce fait, de porter cette dernière sur la place publique (Le Bohec, 1999 : 138). Cette « confusion des genres » (Boumaza, 2001 :120) peut amener le chercheur à clarifier auprès des enquêtés, au prix d'intenses efforts, qu'il est bel et bien sociologue et non pas journaliste. Mais paradoxalement, elle peut également constituer une ressource imprévue pour le chercheur dans certaines situations de terrain, qui désormais revêt non seulement « la casquette de journaliste et de chercheur », mais arbore également « un badge de participant au couleurs du FN » (Boumaza, 2002, tome 2 : 41).

Dans tous les cas, l'acceptation de parole n'est pas seulement dépendante du mode de présentation de soi et de l'enquête. D'autres dimensions entrent en ligne de compte, comme la compétence politique et le genre. Ainsi, les études sur le vote d'extrême droite en milieux populaires confirment l'inégalité de parole politique en situation d'entretien, maintes fois constatée (par exemple Gaxie 1993), qui se traduit notamment par des « mécanismes d'autocensure » qui prennent la forme de « diverses stratégies destinées à refuser la sollicitation sans donner l'impression pour autant d'un refus net » (Le Bohec, 1999 : 133). Certains acteurs, dans une logique délégative, conditionnent leur acceptation à la vérification que l'enquêteur a été autorisé par la direction du parti à enquêter (Roussel, 2003a : 78 et 2003b : 256) et chez d'autres à un renvoi pur et simple du chercheur à « des spécialistes de la politique ». Il peut s'agir des « personnages les plus en vue » ou tout simplement un proche, comme le mari (Le Bohec, 1999 : 133), réponse délégative par excellence inscrite de plein pied dans les mécanismes classiques de la domination masculine.

A ce propos, le degré d'autonomie des femmes par rapport aux hommes diffère lorsqu'elles sont sollicitées pour un entretien. Selon une étude de Fiammetta Venner menée sur le militantisme féminin d'extrême droite, la possibilité de prise de parole autonome dépend de l'appartenance des femmes aux sous-groupes du Front national. Ainsi, les femmes issues de la mouvance catholique traditionaliste s'en remettent plus ou moins toujours aux hommes pour accepter ou non l'interaction (Venner, 1997: 135). Mais la demande d'autorisation de parler aux hommes n'est pas systématique, comme l'indique le travail de Berntson qui rapporte une image plus complexe et inattendue des femmes frontistes (Berntson, 2000).

L'absence de recette quant au mode de présentation de soi et le large éventail des formes d'accueil réservé au chercheur, par les enquêtés, soulignent qu'il ne suffit pas de se présenter comme sociologue pour se voir accueillir à bras ouverts. Il y a du reste une marge entre les décisions initiales sur les modalités de présentations de soi, aussi réfléchies soient-elles, et les interactions réelles en situation concrète d'entretien ou d'observation directe, interactions où l'enquêteur ne peut échapper au regard et aux questions de toutes sortes des enquêtés. Au surplus, la présentation de soi peut varier, sur un même terrain, suivant les contextes ou les individus rencontrés, ainsi qu'en rapport à la durée envisagée des interactions (Bizeul, 2003 : 40). D'où la nécessité pour le chercheur d'une posture réflexive qui dépasse le seul moment initial de l'accès au terrain et qui traverse tous les moments de l'enquête.

La délicate alchimie de l'empathie

Il n'existe pas de posture idéale pour un chercheur engagé dans l'étude de l'extrémisme de droite, dans la mesure où il est pris dans une *tension* entre une attitude faite d'*empathie*, pour

parvenir à la compréhension de l'univers étudié, et une exigence de *distanciation*, nécessaire à l'objectivation visée. Les propres valeurs du chercheur, en général fort éloignées de celles présentes sur son terrain et contraintes par le climat entourant l'extrême droite, compliquent évidemment la donne. La difficulté dans la gestion de l'empathie est du reste double. Elle se pose à l'enquêteur dans la relation d'enquête proprement dite, dans l'interaction de face à face avec les enquêtés. Elle se donne également dans le rapport que l'enquêteur entretient avec des personnes extérieures à l'interaction d'enquête, dont les collègues, dans la mesure où le travail de recherche subit nécessairement le regard de la communauté scientifique, mais aussi des divers acteurs de la société.

Face à l'extérieur, la posture compréhensive ne va donc pas sans poser de problèmes, du fait de la prégnance dans les sociétés démocratiques de cette lecture dominante de l'extrémisme de droite en terme de pathologie, d'irrationalité ou de dysfonctionnement du système politique. Cela peut en effet fragiliser la démarche du chercheur qui désire aborder cet objet en rompant avec les présupposés normatifs qui l'accompagnent. Blee souligne à ce titre que la manifestation d'empathie (commandée par un souci de connaissance et de compréhension) pour une activité raciste, court le risque d'être dévalorisée scientifiquement dans la mesure où elle serait une violation des « *expected boundaries between scholars and intensely « unloved » groups* » (Blee, 2002 : 13). Elle note que le stigma associé à de tels groupes rejaiilli sur les chercheurs qui les étudient. Tout le défi du chercheur est donc de montrer au milieu scientifique, et plus généralement à la société, que son attitude compréhensive ne signifie ni une perte de distance objectivante, ni une approbation, au passage, des valeurs étudiées. Bizeul, par exemple, justifie sa démarche compréhensive par immersion dans cet objet sulfureux qu'est le Front national en la démarquant d'une lecture relativiste qui pourrait en être faite (Bizeul, 2003 : 13-15).

Pour le chercheur, toute démarche empathique sous-tend l'expression de ce que Kleinman et Copp appellent un « *sympathy sentiment* » (Kleinman et Copp, 1993 : 27-28). Néanmoins, l'empathie pour aborder un terrain tel que celui de l'extrême droite n'est pas sans conséquences, sur la personnalité du chercheur et sur son rapport à l'objet. C'est en effet une chose de vouloir comprendre la conception du monde d'une personne pour laquelle vous avez de la sympathie, c'en est une autre de développer de l'empathie pour des individus qui portent des idées que vous ne partagez absolument pas (Blee, 2002 : 13). Le sociologue est pris constamment entre des injonctions contradictoires. Le maintien de son accès au terrain et la quête de paroles des enquêtés nécessitent un rapport suffisamment proche et empathique à ces derniers. Sa réputation de chercheur devrait l'empêcher de sombrer dans le relativisme ou la complaisance. Et bien sûr, les effets induits par ses propres valeurs le poussent plus ou moins consciemment à se situer face aux enquêtés, sur un mode autant rationnel qu'émotionnel. Les tensions découlant de ces injonctions diverses appelle une gestion loin d'être simple. Cet équilibrisme, pour trouver ce que Zunigo appelle la « *bonne distance* » (Zunigo, 2003 : 145) sur un terrain distant des valeurs personnelles du chercheur, ou sur un objet que Duret qualifie de « *surinvesti normativement* », n'est pas sans coûts psychologiques.

Ce coût est patent lorsque le chercheur est confronté à des *propos « inaudibles »* (Birenbaum, 1999 : 156), racistes notamment. Tramitz avoue ainsi ne pas toujours avoir su conserver l'empathie nécessaire pour comprendre les skinheads rencontrés, mais dit au contraire avoir éprouvé un sentiment peu contrôlé d'antipathie pour certains d'entre eux qu'elle a trouvé repoussants, voire répugnants (Tramitz, 2003 : 51-52). Boumaza évoque ainsi la « *violence symbolique* » exercée sur elle lorsque de jeunes militants frontistes tiennent des discours xénophobes, mixophobes, révisionnistes ou homophobes (Boumaza, 2001 : 118). Face à la

violence des mots et/ou des attitudes des enquêtés, les réactions et les sentiments des chercheurs ne sont pas homogènes. Certains tentent de maintenir la posture de neutralité axiologique, et partant d'encaisser en restant stoïques. Dans ses rencontres avec des femmes frontistes, Berntson « remain silent during criticisms of Jews, North African (...) » et se refuse d'argumenter avec eux ou d'émettre une « opinion on anything other than the least controversial topics, except when asked for one » (Berntson, 2000 : 75). Elle note du reste que cette option n'a pas été sans répercussions psychologiques, dues à l'autocensure mal vécue de ses propres opinions (Berntson, 2000 : 96-97). Birenbaum abonde dans le même sens, quand, confronté à un discours à teneur négationniste, il subit sans réagir ouvertement (Birenbaum, 1999 : 157), mais sans pour autant ériger ce choix circonstanciel en règle de méthode.

Mais tous les chercheurs ne se comportent pas de même. Boumaza revendique clairement la posture du « savant qui fait de la résistance », présentée comme un « moyen de défense », dans des situations qu'elle considère comme « limites » (Boumaza, 2001 : 117-119), notamment lorsqu'elle a pu se sentir menacée dans son intégrité physique (Boumaza, 2002, tome 2 : 4). Cette implication, qui rompt avec les préceptes méthodologiques classiques de l'écoute non interventionniste, ne fragilise pas pour autant le crédit scientifique de la chercheuse, ni la qualité des informations glanées. Face à la stigmatisation du discours frontiste qui peut induire des discours convenus, cette attitude lui permet au contraire d'obtenir des « propos neufs, non routinisés » sur les pratiques et les rhétoriques des acteurs étudiés (Boumaza, 2001 : 116-117). Duret partage aussi cette attitude en défendant le droit du chercheur, dans certaines situations, à quitter la position de neutralité axiologique et à prendre parti sur la base de ses propres convictions, sans pour autant, précise-t-il, être à l'initiative de ces échanges d'opinions (Duret, 2004 : 15). La posture engagée peut aussi amener le chercheur à mettre le doigt sur les contradictions des discours de ses interlocuteurs, quitte à susciter des réactions violentes de leur part. Tramitz note de surcroît que cette attitude l'a rendue sympathique auprès d'un grand nombre de skinheads qui se sont sentis acceptés et compris, pour reprendre ses catégories d'analyse (Tramitz, 2003 : 133-135). Tout se passe comme si la forte marginalisation sociale des acteurs, et particulièrement des groupuscules les plus radicaux, tels ceux étudiés par Blee, expliquait leur absence d'étonnement face à ces prises de positions explicites du chercheur, opérées parfois sur un mode conflictuel (Boumaza, 2002). Ils sont à ce point habitués à rencontrer des regards hostiles qu'ils ne s'attendent dès lors à aucune complaisance de l'enquêteur (Blee, 2002 : 13).

Non seulement les propos mais également certains lieux d'enquêtes peuvent apparaître hostiles pour le chercheur. La *prise de risque* est variable selon les cas, la nature du terrain d'enquête et la personnalité des enquêtés³¹. La stigmatisation des skinheads, qui les empêche pour la plupart de fréquenter à découvert des lieux publics, peut conduire le chercheur dans des lieux périlleux. Blee avoue avoir ainsi refusé, pour des raisons de sécurité, la proposition d'une skinhead de lui bander les yeux et de la transporter, à l'arrière d'un camion, dans un endroit secret pour conduire l'entretien (Blee, 2002), tout comme Tramitz relate ses rencontres périlleuses dans des bars fréquentés par des skinheads (Tramitz, 2001)³².

³¹ Il convient évidemment ici de distinguer l'étude portant sur des groupes radicaux tout particulièrement marginalisés, de petite taille et ouvertement violents, tels les skinheads ou les organisations néo-nazies, des partis à plus fort capital politique, obtenu grâce à leurs succès électoraux. Ces derniers cherchent une forme de respectabilité qui ne peut s'embarrasser de menaces sur les chercheurs.

³² Voir aussi (Blee, 1998).

« *Mon monde s'ébranle : je suis chez l'ennemi et l'ennemi est gentil* » (Tristan, 1987 : 41-42)

Pour se défaire de son positionnement normatif sur l'extrémisme de droite, le chercheur peut être conduit à développer un surplus d'empathie au risque de perdre toute distance objectivante, ou de manifester une complaisance envers les enquêtés. C'est probablement une telle situation qui conduit par exemple Tramitz à partager les émotions ressenties par certains skinheads. L'auteur revendique cette perte de distanciation comme le seul moyen, selon ses termes, d'accéder à « l'âme » des skinheads rencontrés (Tramitz, 2003 : 240-241). Si tous les chercheurs ne vont pas jusqu'à embrasser cette logique mi-thérapeutique, mi-confessionnelle, la plupart se surprennent toutefois à développer des liens affectifs inattendus pour les extrémistes fréquentés. Berntson ne cache pas son étonnement d'avoir trouvé les entretiens « warmly » et les enquêtées « likable », « pleasant » and « hospitable » (Berntson, 2000 : 102), impression qui détonne avec les stéréotypes notamment médiatiques associées à ces personnes, « simple-minded and mean-spirited » (Berntson, 2000 : 76), qu'elle ne semble guère, du moins au départ, dépasser. Inversement, Bizeul note qu'une certaine homologie entre des épisodes de sa propre trajectoire de vie³³ et celles des militants fréquentés expliquerait son « absence de répulsion » et « d'inquiétude » au cours de son immersion (Bizeul, 2003 : 46-47). Toujours est-il que ces étonnements ressentis au contact de personnes plus « humaines » que prévu est un effet du pré-construit social entourant l'objet extrême droite.

Le degré d'engagement du chercheur sur le terrain, ainsi que sa durée, conduisent à une certaine remise en question de soi et de ses rapports à l'entourage. Blee souligne que le temps passé sur le terrain du racisme organisé, la multiplication des entretiens et son implication personnelle ont pu réduire la distance initialement mise entre elle et son objet, marquée notamment par la peur, l'absence de prise de risque et une certaine distance émotionnelle. Au fil de son enquête, elle avoue ainsi avoir pris des risques qu'elle n'aurait jamais pris en début de recherche (Blee, 2002 : 18-19), attestant par là d'une accoutumance au milieu. Dans sa manière d'appréhender les skinheads, Tramitz différencie également les premiers entretiens de ceux qui suivent (Tramitz, 2003 : 19). Duret avoue constater « avec effroi, que ce que disaient ces individus ne nous était pas totalement étranger » (Duret, 2004 : 11-12). Blee note aussi que la perte de distance peut être le fruit d'un jeu de séduction mutuelle, au bout duquel la chercheuse se retrouve charmée par son interlocutrice, au point que cette situation a pu parfois l'empêcher de mettre en exergue les contradictions des propos de l'interviewée. Boumaza rapporte l'anecdote d'une soirée au restaurant passée en compagnie de jeunes militants frontistes, qui sortait du registre réservé à une simple relation d'enquête informative, au cours de laquelle l'un d'entre eux lui avoue que sa « compagnie lui est agréable » et lui demande avec insistance de s'asseoir à ses côtés (Boumaza, 2002, tome 2 : 7).

Cette perte de distance avec son objet d'étude n'est pas sans influence sur les relations du chercheur avec son entourage, professionnel et personnel. Bizeul relève que son « accoutumance aux militants du FN a entraîné une perturbation des relations avec [son] entourage, proches, amis et collègues » (Bizeul, 2003 : 44), alors que Tramitz insiste sur les effets de sa fréquentation des skinheads sur son propre état psychique, ses relations à ses enfants et à ses amis (Tramitz, 2003). Finalement, les chercheurs disposés à ne pas reproduire dans leur démarche la condamnation *a priori* des enquêtés, et qui pour ce faire se mettent en situation de forte empathie compréhensive, sont susceptibles d'être discrédités comme complaisants ou même comme victimes du syndrome de Stockholm (Aho, 1990 : 29; Birenbaum, 1999 : 158).

³³ Il évoque un passé de catholique traditionaliste, avant de bifurquer à gauche vers l'âge de vingt ans.

Cette difficulté du chercheur à garder la bonne distance se double potentiellement d'une modification de l'attitude des enquêtés à son égard. Car en effet, la posture à découvert du chercheur peut atteindre ses limites au bout d'un certain temps, dans la mesure où celui-ci peut être sollicité à se convertir, à adhérer pleinement au groupe. Face au flou qui drapait avec le temps le statut de sociologue, le groupe peut percevoir la conversion du chercheur comme une condition nécessaire à sa survie. Il arrive ainsi des moments, où sur le terrain stigmatisé de l'extrême droite, le sociologue doit choisir son camp, c'est-à-dire trancher entre la casquette d'observateur et celle de vrai participant, en adhérant. Cette situation classique, évoquée dans le cas d'observation participante auprès de groupes fermés et/ou marginalisés, comme les sectes (Ayella, 1993 : 115), est arrivée à Bizeul, sollicité par son informateur privilégié à adhérer, tant la dimension participante de son observation semblait, aux yeux de celui-ci, prendre le dessus (Bizeul, 2003 : 42-43). Ce problème ne fait que rappeler crûment le constat fait par maints ethnologues et sociologues de terrain, à savoir que le statut et le rôle du chercheur sont l'objet de négociations permanentes avec les personnes enquêtées, bien après une première acceptation sur le terrain, et qu'ils ne sont jamais stabilisés une fois pour toutes.

Finir l'enquête, ou se désengager

Nous distinguons ici pour simplifier deux problèmes : la sortie du terrain d'enquête proprement dite (1) et la gestion post-terrain où s'opère, du moins à titre principal³⁴, l'interprétation des données recueillies et l'écriture (2).

Quitter le terrain d'enquête

La difficulté ici se donne surtout dans les cas où l'investissement sur le terrain a été fort, notamment dans les situations d'observation participante approfondie. Il est en effet illusoire de supposer, nous l'avons vu, que le rapport au terrain puisse se résumer à une relation purement instrumentale, où ce dernier ne serait qu'un simple réservoir de données à collecter, et un espace à quitter le plus vite possible une fois cette collecte terminée. Nous avons vu précédemment combien une posture de totale distance méthodologique et émotionnelle envers les enquêtés était impossible ce qui permet d'envisager le problème qui se pose quant à la détermination du moment et des modalités de sortie. Bizeul évoque avec franchise cet effet d'un long séjour sur le terrain en soulignant qu'il lui « a fallu du temps pour sortir d'un monde qui [lui] était devenu ordinaire, à force d'en partager certaines des expériences et des émotions » (Bizeul, 2003 : 49). Bizeul s'empresse de rappeler le caractère banal de ce sentiment en ethnologie³⁵, qui se traduit notamment par « l'inquiétude de trahir la confiance de ses hôtes » (Bizeul, 2003 : 49), sans s'arrêter pour autant sur l'aspect paradoxal de cette crainte, en regard de l'image négative entourant le Front national, cet « unloved groups » (Fielding, 1993 : 146). Pour autant, le fait de quitter l'observation participante proprement dite ne signifie pas pour lui rompre tous les liens avec les enquêtés, de peur de passer pour un « infiltré » ou un « renégat », mais aussi pour pouvoir soumettre le manuscrit aux enquêtés. Cette relecture par les acteurs s'impose pour Bizeul, parmi d'autres motifs, en raison d'un souci de « ne pas nuire aux personnes ». On peut dire alors que le chercheur, se réclamant d'une orientation politique de gauche, contrôle on ne peut mieux son rapport personnel à

³⁴ Il va sans dire que dans une recherche usant d'outils dits qualitatifs tels qu'évoqués ici, la séparation radicale entre collecte et analyse-interprétation des données n'a guère de sens.

³⁵ Voir aussi (Céfaï, 2003 : 559).

l'objet, puisqu'il est attentif à ne pas servir « la surveillance policière » sur ceux qu'il a étudié, ni à associer sa recherche de nature scientifique à « la condamnation publique » (Bizeul, 2003 : 50-51) de nature morale ou politique du Front national. Il respecte ainsi les prescriptions éthiques attachées à la recherche de terrain, prescriptions qu'il semblerait pourtant *a priori* moins naturel de faire jouer dans le cas d'acteurs sociaux pour qui l'on ne développe pas une sympathie évidente.

Interpréter, écrire, être lu

Il y aurait beaucoup à dire sur les conséquences de la stigmatisation de l'extrême droite sur la qualité des données récoltées. Si l'on part du principe méthodologique banal, mais pas toujours suivi d'effets concrets, que la qualité des données n'est pas sans rapport avec leurs conditions de production, alors il devient légitime de s'interroger sur les contraintes à la fois contextuelles et interactionnelles de la relation d'enquête qui influent sur la nature du matériau recueilli et sur sa qualité. Contentons nous ici d'évoquer quelques exemples de posture réflexive engagée dans l'analyse d'entretiens.

Dans un texte commentant un entretien avec un militant du Front National de la Jeunesse, Emmanuel Bourdieu cherche à voir les répercussions sur l'analyse de l'attitude « sur la défensive et, pour ainsi dire, en représentation » (Bourdieu, 1993 : 763) de l'enquêté. Bourdieu refuse alors de constituer le discours recueilli en retranscription brute, susceptible de subir une analyse comme « simple » texte, indépendamment de son contexte d'énonciation. Il envisage plutôt la possibilité que le discours recueilli, soit un artefact, « une reconstruction fictive de la vérité, adaptée aux exigences et aux normes présumées de l'interviewer et enjolivée par la censure de positions invouables et la dissimulation pudique de la souffrance personnelle » (Bourdieu, 1993 : 763). Dans le cas présent, cette attitude à notre sens judicieusement réflexive, soulignant l'effet potentiel d'une censure à imputer aux normes démocratiques, n'invalide pas pour autant l'utilisation de ces données. Tout au plus appelle-t-elle une plus grande vigilance dans l'analyse et la prise en compte dans l'interprétation de variables multiples

Cette mise en rapport des discours obtenus par entretiens et du contexte multidimensionnel (interaction enquêteur-enquêté, image dépréciée de l'extrême droite, etc.) les contraignant, se retrouve dans d'autres travaux, notamment ceux qui cherchent à lire la complexité du vote pour l'extrême droite. Jacqueline Blondel et Bernard Lacroix ont souligné par exemple la nécessité de tenir compte dans l'analyse des entretiens du caractère artificiel de l'interaction qui oblige les enquêtés à se lancer à la fois dans un « exercice de divulgation » et de justification, plus ou moins aisé selon la compétence politique à disposition, « d'un comportement de vote qui ne semble pas aller de soi ». Ce contexte particulier va dès lors contraindre l'enquêté « à rendre cet usage d'une marque électorale acceptable dans la représentation qu'il donne de soi » (Blondel et Lacroix, 1996(1989) : 151). Dans le même registre, Jacques Le Bohec conduit ses interprétations du vote pour le Front national en analysant les effets induits par la relation d'enquête. Il souligne notamment que les enquêtés, « dans leur effort inhabituel [dû à la sollicitation de l'entretien] pour rationaliser leurs votes, tendent à projeter et à transférer inconsciemment leurs soucis personnels à un niveau de généralité plus élevé, le sentiment de déclassement social se transfigurant dans la 'décadence de la France, par exemple. » (Le Bohec, 1999 : 148-149). Bref, une partie des travaux consultés tiennent compte de manière explicite des conséquences de la stigmatisation de l'extrême droite sur la validité des données recueillies et sur leur interprétation. Ce faisant, ils

n'en restent pas aux considérations générales de méthode, dispensées parfois de manière rituelles, sur les apports et les limites retirés de l'usage de telle ou telle technique.

De surcroît, rien n'autorise à penser que le chercheur se trouve en situation solitaire, ou libre de déployer sa démarche et ses analyses sans contraintes. Il est pris, qu'il le sache ou non, dans un réseau d'influences où jouent au moins trois types d'acteurs : les enquêtés ou le groupe étudié, la communauté des chercheurs et, plus généralement, l'entourage dans ses diverses dimensions (la demande sociale, l'« opinion publique », les éventuels commanditaires de l'étude, les politiciens et les militants anti-racistes, les intellectuels, mais aussi les connaissances et proches du chercheur, etc.). Le chercheur court ainsi le risque d'être mal compris tant par les enquêtés que sa démarche d'objectivation pourrait heurter, du fait qu'elle se défait nécessairement de l'empathie déployée pendant la phase du travail de terrain, que par ses lecteurs savants (collègues, communauté scientifique) ou non (amis, militants, etc.). Il se trouve, une fois de plus, soumis à des injonctions contradictoires, sources de tension à gérer. Cette contrainte anticipée du poids des divers lecteurs interfèrent sur l'écriture, sur les descriptions rapportées, sur les interprétations engagées, sur les éventuelles autocensures opérées ou les corrections d'un premier jet d'écriture. Bizeul dit avoir tenu compte des commentaires des enquêtés sur son manuscrit pour le modifier, au moins sur un plan descriptif³⁶. Rien n'interdit de penser que dans certains cas, chez des chercheurs moins réflexifs, des autocensures plus décisives portant sur les interprétations soient à l'œuvre, de manière plus insidieuse et guère contrôlées.

On conçoit, inversement, qu'écrire de manière non polémique sur l'extrême droite, pour respecter la neutralité axiologique et/ou une démarche analytique et compréhensive, puisse poser problème non seulement au chercheur lui-même, de par ses propres penchants idéologiques, mais aussi à qui attend un positionnement moral et politique sans ambiguïté face à cet objet illégitime. C'est ce qu'a vécu ou ce que craint Blee, comme l'atteste son autodéfense et les précautions qu'elle prend pour rendre crédible l'intérêt à la fois scientifique et politique de sa démarche en profondeur. Elle n'hésite du reste pas à donner des gages à ses lecteurs en rappelant explicitement le caractère maléfique des groupes étudiés : « As we acknowledge the rationality of racist women, we must never forget the evil they do. » (Blee, 2002 : 20).

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot rapportent une expérience analogue liée à leur terrain d'étude, la haute bourgeoisie, objet fort éloigné de leur univers de référence de chercheurs, insérés dans un milieu plutôt porté à gauche. Ils disent ainsi avoir ressenti le poids du regard des collègues sur leur travail, parfois soupçonné de complaisance ou de fascination pour ce milieu social peu analysé. Ce regard méfiant, doublé d'une crainte de trahir les enquêtés, se manifeste jusque dans l'écriture : « Le double sentiment de malaise envers les enquêtés et envers le milieu professionnel, pourrait trouver une issue positive, soit dans une écriture hagiographique qui viendrait atténuer ce sentiment vis-à-vis des familles de la haute société, soit dans une écriture qui manipulerait l'ironie et la dérision pour être mieux reçue par les pairs ». Ils tranchent le dilemme en engageant une restitution qui « se veut honnête, rigoureuse, mais aussi respectueuse bien que sans concession » (Pinçon et Pinçon-Charlot, 2000 : 137). Le chercheur travaillant sur un objet peu légitime subit, *in fine*, des pressions contradictoires, pris qu'il est entre un soupçon de complaisance et un soupçon de règlement de compte post-terrain, le maintien de la relation d'enquête avec les enquêtés n'étant plus

³⁶ Il évoque la suppression de « deux ou trois descriptions hautes en couleur, mais blessantes ou dénonciatrices, et n'ayant aucune nécessité pour l'analyse » ainsi que les « salves racistes ou les certitudes négationnistes, suffisamment rapportées ailleurs » (Bizeul, 2003 : 51).

(moins) à l'ordre du jour. A nouveau, autant le savoir au moment de l'écriture pour en limiter au plus les effets, surtout sur un domaine aussi « chaud » que l'extrême droite.

On l'aura compris, cette communication n'a pour ambition d'énoncer quelques réflexions sur les effets scientifiques d'un pré-construit social particulièrement puissant. Ce souci de questionner la manière de faire des chercheurs qui ont analysé l'extrême droite ne doit pas être perçu comme une manière surplombante, et partant quelque peu arrogante, de trancher des mérites et des limites du travail des autres. Si nous avons engagé cette réflexion, c'est d'abord pour orienter notre propre regard réflexif sur un objet proche que nous commençons à investiguer. En ce sens, la connaissance des expériences des autres chercheurs et leurs tâtonnements sur un terrain miné ne peut qu'être un préalable nécessaire et bénéfique au travail que nous entamons, ne serait-ce que pour nous aider à contrôler notre propre rapport normatif à ce terrain. Reste à intégrer pratiquement dans notre recherche en cours les enseignements tirés de ce cheminement réflexif.

Références

- ADORNO Théodor et al. (1950), *The Authoritarian Personality*, New York, Harper and Row.
- AHO, James A. (1990), *The Politics of Righteousness. Idaho Christian Patriotism*, Seattle et Londres, University of Washington Press.
- AYELLA, Marybeth (1993), « 'The must be crazy'. Some of the Difficulties in Researching 'Cults' », in RENZETTI, C.M. & LEE, R.M. (eds), *Researching sensitive topics*, London, Sage, pp. 108-124.
- BEAUD, Stéphane, WEBER, Florence (1997), *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte.
- BERNTSON, Marit Ann (2000), *Daughters of Jeanne d'Arc : Women in the french Front National*, Phd, University of Minnesota.
- BIRENBAUM, Guy (1999), « Elites 'illégitimes', élites illégitimées : les responsables des FN », in Samy Cohen (sous la direction de), *L'art d'interviewer les dirigeants*, Paris, PUF, pp. 133-161.
- BIZEUL, Daniel (1998) « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause » in *Revue française de sociologie*, 39 (4), pp. 751-787.
- BIZEUL, Daniel (2003), *Avec ceux du FN. Un sociologue au front national*, Paris, La Découverte.
- BLEE, Kathleen M. (1991), *Women of the Klan. Racism and gender in the 1920s*, Berkeley, University of California Press.

- BLEE, Kathleen M. (1993), « Evidence, empathy, and ethics. Lessons from oral histories of the Klan » in *The Journal of American History*, 80 (2), pp. 596-606.
- BLEE, Kathleen M. (1996), « Becoming a racist. Women in Contemporary Ku Klux Klan and Neo-Nazi Groups » in *Gender and Society*, 10 (6), pp. 680-702.
- BLEE, Kathleen M. (1998), « White-Knuckle Research : Emotional Dynamics in Fieldwork with Racist Activists » in *Qualitative Sociology*, 21(4), pp. 381-399.
- BLEE, Kathleen M. (2002), *Inside organized Racism. Women in the hate Movement*, Berkeley, University of California Press.
- BLONDEL Jacqueline, LACROIX Bernard (1996), « Pourquoi votent-ils FN ? », in Nonna MAYER, Pascal PERRINEAU (dir.), *Le Front national à découvert*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 150-168, [1989].
- BOUMAZA, Magali (2001), « L'expérience d'une jeune chercheuse en 'milieu extrême' : Une enquête au Front National » in *Regards sociologiques*, 22, pp.105-121.
- BOUMAZA, Magali (2002), *Le Front national et les jeunes de 1972 à nos jours. Hétérodoxie d'un engagement partisan juvénile : pratiques, socialisations, carrières militantes et politiques à partir d'observations directes et d'entretiens semi-directifs*, tome 1 et tome 2, Doctorat de science politique, Strasbourg, (directeur de thèse, R. Dorandeu).
- BOURDIEU, Emmanuel (1993), « L'esprit de contradiction », in Pierre Bourdieu (sous la direction de), *La misère du Monde*, Paris, Seuil, pp. 763-776.
- BOURDIEU, Pierre (1978), « Sur l'objectivation participante. Réponses à quelques objections », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 23, pp. 67-69.
- BRUNEAU, Yvan (2002), « Un mode d'engagement singulier au Front National. La trajectoire scolaire effective d'un fils de mineur », in *Politix*, 57, pp.183-211.
- CEFAÏ, Daniel (2003) « Postface », in *L'enquête de terrain*, (textes réunis, présentés et commentés par Daniel Céfaï), Paris, La Découverte.
- COLLOVALD, Annie (2003a) « Le populisme : la catégorie de toutes les illusions mal fondées », in *ContreTemps*, 8, pp. 25-33.
- COLLOVALD, Annie (2003b) « Le 'national-populisme ou le fascisme disparu. Les historiens du 'temps présent' et la question du déloyalisme politique contemporain », in Michel Dobry (sous la direction de), *Le mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, pp. 279-321.
- DEZE, Alexandre (2002), « Justifier l'injustifiable. Fondements, place et fonctions du discours scientifique dans la propagande xénophobe du Front national » in HAMMAN, Philippe, MEON, Jean-Mathieu, VERRIER, Benoît (sous la direction de), *Discours savants, discours militants : mélange des genres*, Paris, L'Harmattan.

DEZE, Alexandre (2004), « Le populisme ou l'introuvable Cendrillon. Autour de quelques ouvrages récents », in *Revue française de science politique*, 54(1), pp. 179-190.

DEZE, Alexandre, FILLIEULE, Olivier (2004), « Militer à l'extrême droite. Questions de recherche à partir du cas suisse », communication à ce colloque

DURET, Pascal (2004), *Les larmes de Marianne. Comment devient-on électeur du FN*, Paris, Armand Colin.

FIELDING, Nigel G. (1993), « Mediating the message. Affinity and hostility in research on sensitive topics », in Claire M, Renzetti et Raymond M. Lee (eds), in *Researching sensitive topics*, Londres, Sage.

GAXIE, Daniel (1993), « Le vote désinvesti. Quelques éléments d'analyse des rapports au vote » in *Politix*, 22, pp. 138-164.

JOLY, Raymond (1991), *Virage à droite. Deux ans sous le capot du Parti des automobilistes*, Lausanne, Editions d'en bas.

KLANDERMANS, Bert, MAYER, Nonna (2001), « Militer à l'extrême droite », in Pascal Perrineau (sous la direction de), *Les croisés de la société fermée. L'Europe des extrêmes droites*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, pp. 147-162.

KLANDERMANS, Bert, LINDEN, Annette, MAYER, Nonna (2004) « Through the manifesting Glass : the World of Rightwing Extremism (Belgium, France, Germany, Italy, The Netherlands, communication à ce colloque.

KLEINMAN, Sheryl, COPP, Martha A. (1993), « Emotions and Fieldwork » in *Qualitative Research Methods Series*, 28, Newbury Park, London, Paris, Sage Publications.

KOONZ, Claudia (1989) [1986], *Les Mères-patrie du IIIe Reich. Les femmes et le nazisme*, Paris, Lieu Commun.

LE BOHEC, Jacques (1999), « Analyse d'entretiens. Refondation de l'explication des votes FN », in *Mots*, 58, pp. 129-151.

LEGAVRE, Jean-Baptiste (1996), « La 'neutralité' dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence », in *Politix*, 35, pp. 207-225.

MARTIN, Virginie (2002), *Toulon sous le Front national. Entretiens non-directifs*, Paris, l'Harmattan.

MASTROPAOLO, Alfio (2003), « Quatre hypothèses sur le succès de la droite antipolitique », in Olivier Ihl et al. (sous la direction de), *La tentation populiste au cœur de l'Europe*, Paris, La Découverte, pp. 51-62.

MENY, Yves, SUREL, Yves (2001), *Par le peuple, pour le peuple*, Paris, Fayard.

MUDDE Cas (1996), « The War of Words : Defining the Extreme Right Party Family », in *West European Politics*, 19(2), p. 225-248.

OLIVIER de SARDAN, Jean-Pierre (2000), « Le 'je' méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, 41(3), pp. 417-445.

ORFALI, Brigitta (1990), *L'adhésion au Front National. De la minorité active au mouvement social*, Paris, Kiné,

PELLETIER, Willy (1991), « Description d'une militance et ethnocentrisme : l'implicite normatif du 'témoignage' d'Anne Tristan » in *Critiques Sociales*, 2, pp. 50-56.

PERETZ, Henri (1998), *Les méthodes en sociologie, l'observation*, Paris, Edition la Découverte.

PINCON, Michel, PINCON-CHARLOT, Monique (2000) « Enquête en grande bourgeoisie. L'implication du chercheur et les difficultés de l'engagement comme trahison des enquêtés », in Philippe Fritsch (textes réunis par), *Implication et engagement. En hommage à Philippe Lucas*, Lyon, PUL.

RENZETTI, Claire M., LEE, Raymond M. (eds) (1993), *Researching sensitive topics*, Londres, Sage.

RICHARD, Frédéric (1999), « Racisme et vote d'extrême droite dans les Docklands de Londres. Pour aller au-delà de l'image médiatique », in *Revue européenne des Migrations internationales* (15), pp.70-100.

ROUSSEL Violaine (2003a), « Labels politiques et construction de l'identité militante : le cas du Front national », in Michel DOBRY (dir.), *La mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, pp. 237-277.

ROUSSEL Violaine (2003b), « Les logiques plurielles de l'engagement au Front national » in *Contretemps* (8), p. 77-85.

SCHEDLER, Andreas (1996), « Anti-political-establishment parties » in *Party Politics*, 2(3), pp. 291-312.

SCHMIDT, Michaël (1993), « Heute gehört uns die Strasse... » *der Inside-Report aus der Neonazi Szene*, Düsseldorf, Wien, New-York, Econ Verlag.

TRAMITZ, Christiane (2003), *Unter Glatzen. Meine Begegnungen mit Skinheads*, München, Knauer.

TRISTAN, Anne (1987), *Au Front*, Paris, Gallimard.

VENNER, Fiammetta (1997), « 'Une autre manière d'être féministe ?' Le militantisme féminin d'extrême droite », in Claude Lesselier et Fiammetta Venner, *L'extrême droite et les femmes*, Villeurbanne, Golias, pp. 133-151.

ZUNIGO, Xavier (2003), *Volontaires auprès de Mère Térésa. Auprès des plus pauvres d'entre les pauvres*, Paris : Belin.